

L'ACTUALITÉ DE LA CRITIQUE GRANÉLIENNE DE DERRIDA*

I – Notes introductives sur la question de l'actualité

Gérard Granel a publié en 1967 dans la revue *Critique* une étude sur Jacques Derrida intitulée « Jacques Derrida et la rature de l'origine »¹. Comme le titre même le suggère, et cela très précisément en fait, il ne s'agit, dans la philosophie de Derrida, ni d'une positivité de l'origine *tout court*, ni de la négativité d'une absence simple d'origine, mais de l'acte – ou de la question, comme dit Granel – de l'origine. – Avant d'entrer dans l'élaboration de cette problématique, il faut s'interroger sur ce qu'elle signifie pour nous aujourd'hui. S'agit-il seulement d'un problème particulier, posé par Granel dans sa lecture des textes de Derrida, dans la situation herméneutique qui est la sienne ? Ou s'agit-il plutôt d'un problème général, celui qu'identifie Granel comme étant « la-question-de-l'écriture » (902)? Et avant de répondre à cette question, il faut clarifier les suppositions impliquées dans la réponse potentielle qu'on peut y donner.

Or, l'intérêt de la question relative à ces implications tient à ce que celle-ci est à la fois une question herméneutique *et* systématique. Granel en effet s'attache à identifier ce qui lui semble être la difficulté décisive des travaux de Derrida. Mais la position de Granel est herméneutiquement limitée, c'est-à-dire plus limitée – ou au moins diversement limitée – que notre position potentielle. Car Granel, en écrivant « La rature de l'origine », ne pouvait anticiper ni le développement du travail propre de Derrida ni l'écho qu'il a déchaîné dans le monde philosophique. Pour déterminer l'actualité de la pensée de Granel sur Derrida, il faut donc suivre deux critères et se demander dans quelle mesure l'analyse granélienne anticipe le développement des questions propres à Derrida (ce sera l'objet de la prochaine section de mon intervention) et dans quelle mesure elle anticipe les possibilités de répondre à cette œuvre (ce sera objet de ma dernière section). Mais la question de l'actualité de la critique de Granel ne s'épuise pas dans l'anticipation de celle qui s'est déroulée jusqu'à aujourd'hui. La véritable actualité de

¹ Gérard Granel, « Jacques Derrida et la rature de l'origine », in *Critique* 246 (novembre 1967), p. 887-905, p. 891. (Aujourd'hui disponible en ligne, sur ce site). Pour toutes les références que je ferai à cette étude, je me contenterai d'indiquer la page à laquelle je me rapporte entre parenthèses dans le corps de mon texte.

Il faut signaler que quelques vingt ans plus tard G. Granel a consacré une seconde étude à J. Derrida (« Sibboleth, ou de la lettre », *Écrits logiques et politiques*, Paris Galilée, 1990, p. 261-285) qui n'entre aucunement dans le cadre de mon propos.

son analyse se montre dans la compréhension d'un problème qui reste et restera toujours d'actualité. « La véritable difficulté » (896), dont parle Granel vis-à-vis des écrits de Derrida, n'est donc pas une difficulté que Derrida aurait pu éviter, mais elle est plutôt la grande découverte de Derrida; celle qu'il a lui-même essayé d'explicitier tout le long de sa vie. Ce travail d'explicitation serait donc, si l'analyse de Granel est correcte, une tâche qui reste à venir – ou plutôt – une tâche infinie.

II – *Le Derrida de Granel et le Derrida futur*

Son texte étant paru en 1967, Granel ne pouvait connaître que les travaux de Derrida parus cette année-là (ou avant) : notamment *De la grammatologie*, *L'écriture et la différence* et *La voix et le phénomène*. Et, se demander dans quelle mesure il pouvait anticiper les écrits à venir, ce n'est pas se demander, par exemple, s'il pouvait déjà prévoir tous les motifs qui restaient encore à venir. La seule question intéressante du point de vue systématique est : y a-t-il dans l'analyse granélienne une perspective propre sur le travail de Derrida qui touche quelque chose d'essentiel à la pensée derridienne, et cela, d'une manière peut-être singulière ?

Or, Granel entrevoyait en réalité plus que ce qui lui était donné à voir. La perspective qu'il a décrite, contient bien plus qu'une simple thématique. Ici, le thématique ne sert en fait à rien, parce que Derrida n'a cessé de changer de thèmes et que, si l'on cherche une unité dans son travail, il faudrait unifier au moins trois grands axes hétérogènes : l'écriture, l'art et les thèmes socio-politiques – chacun représentant une époque de la philosophie de la déconstruction. – Mais qu'est-ce donc que la déconstruction ? – Certainement pas une simple collection de thèmes. Il faut se rappeler à cet égard que c'est proprement Granel qui a mis au jour le concept de déconstruction en traduisant les termes heideggériens *Destruktion* et *Abbau*. Raoul Moati, dans son *Derrida et le langage ordinaire* paru en 2014, soutient qu'il y a donc une « influence » de Granel sur Derrida, mais en rester là ne suffit pas.² Granel, lui-même, l'avait d'ailleurs bien vu : puisqu'il ne cherche pas seulement à comprendre ce que Derrida est en train de faire, mais qu'il montre aussi le risque essentiel auquel un projet comme la déconstruction se voit nécessairement exposé. Et, en découvrant l'aspect fondamental d'un tel risque, il anticipe l'idée d'une impossibilité de la déconstruction que Derrida n'exprimera qu'en 1987 dans *Psyché* :

² Raoul Moati, *Derrida et le langage ordinaire*, Paris, Hermann, 2014, p. 223.

« L'intérêt de la déconstruction, de sa force et de son désir, si elle en a, c'est une certaine expérience de l'impossible : c'est-à-dire [...] *de l'autre*, l'expérience de l'autre comme invention de l'impossible, en d'autres termes comme la seule invention possible. »³

Laissons-nous guider par la reconstruction de Granel pour mieux comprendre pourquoi la déconstruction doit être, comme le dira ensuite Derrida, « une expérience de l'impossible ».

La question, plusieurs fois énoncée dans « La rature de l'origine », est la suivante : « Pourquoi l'écriture ? ». Granel voit bien que la vraie cible de Derrida est, en fait, l'« appétit inquiet et fureteur » de la métaphysique « pour le dehors de la philosophie – au premier chef pour l'économie, la linguistique et le psychanalytique » (903), et que le problème de Derrida est de rencontrer « la répétition maniaque de la métaphysique » (903), que Granel, quant à lui, identifie aux « *successeurs* de la métaphysique » (891). – Dans la prochaine section, il nous faudra donc identifier ces successeurs dans l'époque contemporaine. Pour le moment, il suffit de prendre ces « successeurs » comme constituant le point de départ de Derrida. La critique, face au dépassement structurel de la métaphysique dont les successeurs sont coupables, ne consiste pas dans la démonstration d'une alternative, mais plutôt dans une analyse, qui montre pourquoi « cette activité pathologique » (903), selon les termes de Granel, surgit. Selon lui, on a donc affaire à la structure suivante : on veut opérer sur la base « des réalités anthropologiques considérées comme “langage” » (891) ; en conséquence, on produit « le modèle linguistique » (891), mais en le considérant comme une réalité, c'est-à-dire en oubliant qu'il s'agit d'un modèle. On dédouble donc la réalité qu'on voulait comprendre en en faisant un modèle. « Car », comme nous l'explique Derrida, notamment dans *De la grammatologie* :

« ce qui est reflété se dédouble *en soi-même* et non seulement comme addition à soi de son image. Le reflet, l'image, le double dédouble ce qu'il redouble. L'origine de la spéculation devient une différence »⁴.

Granel représente très soigneusement ce motif derridien en remarquant que – dans une telle situation – on se trouve effectivement une position intenable qu'il qualifie d'approche consistant à élaborer un « langage-sur-le-langage » (892). Aussi, la question de Derrida est-elle, selon lui, la suivante : comment affronter la situation sans reproduire une sorte de « langage-sur-le-langage »?

³ Jacques Derrida, *Psyché. Inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 27.

⁴ Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 55.

Je résumerai donc schématiquement la logique et la problématique de mon propos qui peut-être réduit à trois points.

Premièrement : Il y a, certes, la volonté de toujours se référer à la réalité (« réalités anthropologiques »). En fait, le pas n° 1 semble parfaitement généralisable, c'est-à-dire qu'il concerne toutes les positions philosophiques imaginables, du structuralisme à la phénoménologie et à la philosophie du langage ordinaire. On pourrait même dire : une position qui ne fait pas ce pas n'est pas une véritable position philosophique. Et ce pas, il faut le remarquer, est sans alternative.

Deuxièmement : Il y a référence à la réalité, mais la question des moyens de cette référence est occultée. Certes, il est possible de répéter la pensée du pas n° 1 – qui suppose que seuls des moyens donnés soient utilisés –, ce qui veut dire qu'on demeure réaliste aussi sur le terrain de la méthode. Mais c'est ici que Derrida proteste, parce que c'est ainsi qu'on produit l'approche méthodique que Granel appelle « langage-sur-le-langage » – approche qui ne représente en réalité aucunement une approche méthodologique. Une approche réaliste rigoureuse est donc exclue, parce que dans un tel cas ce qu'on veut examiner à travers la méthode est présupposé méthodiquement.

Le pas n° 2 est un pas qui est – concernant la logique de la présupposition – illégitime, car il confond moyens et but. – On rencontre ici une véritable question d'épistémologie : comment peut-on affronter le scepticisme, qui se trouve au cœur de pas n° 2 ? – S'il est impossible de se référer tout simplement – naïvement – à quelque chose, comment peut-on alors justifier les moyens du savoir ? Répéter tout simplement l'approche réaliste n'est pas légitime, car cela signifie ignorer la question de la méthode, c'est-à-dire la différence entre premier et deuxième ordre.

Troisièmement : Il est donc impossible de présupposer le langage, si c'est proprement le langage qu'on veut examiner. Mais existe-t-il vraiment un moyen alternatif au langage ? Oui, dit Derrida : cette alternative s'appelle l'écriture. C'est ainsi qu'on arrive à la compréhension, du moins logiquement, de ce que Granel appelle « la nécessité de partir de l'écriture » (891) (pour répondre à la question « pourquoi l'écriture ? »).

Il faut s'expliquer sur le concept d'écriture, et, avec une telle explication, on se trouve déjà sur le chemin de la philosophie de Derrida qui doit montrer que *l'écriture n'est pas dérivée de la langue parlée*. Autrement dit, elle doit montrer, en somme, qu'il n'y a pas de principe général et généralisable du langage – car, s'il y en avait, on reproduirait seulement la constellation logiquement illégitime du n° 2. C'est cela que Derrida essaie de mettre en scène contre Rousseau, Saussure, Condillac, etc. C'est aussi pour cette raison qu'il en vient à déterminer l'écriture comme « archi-écriture » afin d'éviter d'être soupçonné d'introduire sous le titre de l'écriture un nouveau principe. On

commence ainsi à comprendre la tâche de la philosophie de Derrida, je veux dire la tâche qui a ensuite engendré tous les thèmes déconstructivistes.

Or, en identifiant cette tâche, Granel précise que la « véritable difficulté de Derrida », dont nous venons de faire mention, « est proprement d'un genre nouveau » (897). Ce « genre nouveau » apparaît comme l'exigence de ne pas réessayer d'introduire un nouveau principe – parce que celui-ci nous mènerait toujours à une constellation logiquement illégitime (voir le pas n° 2). Granel pose donc à la philosophie de Derrida une question à laquelle elle n'a jamais cessé de répondre. Ce qui démontre l'actualité de la critique granélienne. Et cette question n'est autre que celle de la possibilité même de la déconstruction :

« Mais sans doute ce qui frappe est-ce l'autorité, et si l'on peut dire l'unicité, de la Différence. Celle-ci a recueilli en effet, de la déconstruction de la métaphysique, ce qu'on aurait pu croire lié à la forme même de la métaphysique, et dont *on se demande comment en peut précisément le recueillir* [...] hors des prétentions fondatrices de la métaphysique à l'égard des sciences, [...] hors de toute construction eschatologique d'une histoire du sens, etc. » (901)

Il n'est pas difficile de voir que Derrida a effectivement pris en compte ce problème posé par le philosophe toulousain. Et Granel, quand il fait référence au phénomène de l'art (901), puis de l'art contemporain (904), en soulignant que l'art offre « une fraternité que la question de l'Être n'entretient avec rien d'autre » (904) – dans la mesure d'« une universalité transverse et immédiate » (901), toutefois sans « secours et renfort » (904) –, Granel, donc, anticipe bien les travaux futurs de Derrida comme *La vérité en peinture* de 1978 ou *Artaud le moma* de 2002. Granel n'a donc pas seulement compris que la difficulté derridienne est nouvelle (et qu'elle présente une familiarité avec la question de l'art), mais aussi – et plus encore –, que cette difficulté ne peut jamais être résolue et que la réponse la plus exacte se manifeste dans l'attitude philosophique de l'hésitation, hésitation qui doit devenir, face à la question de l'écriture, une véritable position philosophique. Derrida en effet n'a rien dit d'autre dans sa phase éthico-politique :

« Car, enfin, où la déconstruction trouve-t-elle sa force, son mouvement ou sa motivation sinon dans cet appel toujours insatisfait, au-delà des déterminations données de ce qu'on nomme [...] la justice, la possibilité de la justice ? »⁵

Bien sûr, Granel n'avait pas à sa disposition tous les thèmes de Derrida – le thème de la justice par exemple. Il a néanmoins parlé de manière logico-structurale des thèmes que Derrida a essayé d'exemplifier tout au long de sa vie, afin d'illustrer

⁵ Derrida, « Fondement mystique de l'autorité », *Force de loi*, Paris, Galilée, 1994, p. 46.

précisément comment il est possible de philosopher en l'absence de fondement philosophique.

III – La critique de Granel et celle des autres

Il n'est pas possible de résumer ici toute la critique, toutes les positions qui furent prises face à la philosophie de Derrida. Exemplairement, je discuterai à grands traits trois mécompréhensions plus ou moins graves : premièrement, la position du philosophe analytique John R. Searle, bien connu pour sa théorie des « actes de langage »⁶ et sa brusque attaque⁷ contre un texte de Derrida de 1971 : « Signature, Évènement, Contexte »⁸ ; deuxièmement, la position favorable à Derrida du théoricien littéraire Jonathan Culler ; troisièmement la position alternative de Hans-Georg Gadamer, théoricien de l'herméneutique⁹.

La position de Searle est particulièrement intéressante parce qu'en fait il accuse Derrida d'être lui-même « un métaphysicien classique (*a classical metaphysician*) »¹⁰, sans voir qu'il répète justement l'erreur logique que Derrida et Granel ont cherché à évacuer. Searle, en fait, défend un concept naturaliste de langage qui s'applique seulement aux sujets « qui possèdent déjà un langage (*who already have a language*) »¹¹, comme il le dit explicitement. Searle exige donc que le concept de langage n'ait aucune autre raison d'être que de signifier toujours déjà quelque chose. Mais comment est-il possible de savoir qu'il y a toujours déjà dans le langage des significations ? Searle répond que cette présupposition est la seule possibilité que nous ayons pour savoir que ce que nous disons est aussi ce que nous voulons dire. Mais qu'est-ce donc que ce savoir-sur-le-langage ? – D'un point de vue granélo-derridien, on doit répliquer que la position searlienne correspond au pas n° 2 du schéma présenté ci-dessus. Ce qui montre non seulement que la critique de Searle n'est pas légitime, mais encore qu'il existe toujours aujourd'hui ceux que Granel nomme les « *successeurs de la métaphysique* ».

La position de Jonathan Culler s'efforce, au contraire, de mieux comprendre Derrida. Celui-ci, dans son livre *On deconstruction* de 1982, clarifie les mouvements

⁶ John R. Searle, *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, University Press, 1969.

⁷ Searle, *Reiterating the Differences. A Reply to Derrida*, in *Glyph 1*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1977, p. 198-209.

⁸ Derrida, « Signature Évènement Contexte » [1971], Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 365-393.

⁹ Hans-Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1960.

¹⁰ Searle, « The World turned Upside Down », in Gary B. Madison (ed.), *Working through Derrida*, Evanston, Northwestern University Press, 1993, p. 170-184, p. 181.

¹¹ Searle, *Intentionality. An Essay in the Philosophy of Mind*, Cambridge, University Press, 1983, p. 176.

déconstructivistes d'une manière telle qu'il devient facile de les reproduire.¹² En fait, en faisant de la déconstruction une méthode, Culler efface ce que la compréhension déconstructiviste essaie d'explicitier, mais sans devenir un principe dont on pourrait déduire ensuite des méthodes. Or, c'est précisément contre une telle mécompréhension que le philosophe toulousain nous prémunit : « Derrida ne semble rien redouter davantage que d'occuper un nouveau centre » (902) – centre que Culler établit pourtant.

La position de Gadamer, enfin, partage, en un sens proche de Granel, la compréhension déconstructiviste, mais elle conclut différemment de lui. Selon Gadamer en effet, la position derridienne consiste dans un « avoir-tort-contre-soi-même (*gegen sich selbst unrecht haben*) »¹³. On ne peut donc dire ni que l'analyse gadamérienne est simplement fautive, ni qu'elle n'est pas erronée. Le pessimisme de Gadamer au sujet du caractère contradictoire de la déconstruction, bute sur l'optimisme de Granel qui a, lui aussi, bien vu la difficulté du projet déconstructiviste. Tous deux ont bien appréhendé la même structure logique. Mais, en la jugeant, Gadamer montre une sorte d'ignorance eu égard au projet de la déconstruction; ce qui ne devrait pas vraiment nous frapper compte tenu du fait que Gadamer a nommé son livre principal *Vérité et méthode*. L'alternative proposée par Gadamer consiste dans l'idée que l'impossibilité de se référer à la réalité sans ainsi présupposer méthodiquement toujours déjà ce à quoi on veut arriver peut être surmontée par la substitution de la méthode à la vérité. On peut respecter ce choix, qui représente une autre manière de répondre au même problème que celui posé par la déconstruction. Si le résultat déconstructiviste consiste dans une attitude d'hésitation exprimant la difficulté dont parle Granel, il est vrai qu'il s'agit d'un résultat délicat, mais contrairement à ce que fait Gadamer, il n'y a pas à sacrifier la notion de vérité. La vérité à laquelle la déconstruction peut toujours se référer à bon droit se base sur le fait qu'une approche déconstructiviste est toujours ouverte à d'autres méthodes, donc à d'autres vérités. Comme Derrida le dira dans *Mal d'archive* : « La vérité est spectrale »¹⁴. Il faut donc se rappeler de cet autre mot de Derrida : la déconstruction n'est rien d'autre que « l'expérience de l'autre ». La vérité au sens herméneutique est par contre limitée par la situation herméneutique. En revanche, la déconstruction consiste en la possibilité de mettre en question la situation qui est donnée par les limites herméneutiques parce qu'elle ne concerne pas le donné, le trouvé, mais l'absent qu'il faut « inventer ». Puisqu'il est toujours possible d'hésiter devant les limites herméneutiques,

¹² Jonathan Culler, *On Deconstruction. Theory and Criticism after Structuralism*, Ithaca, Cornell University Press, 1982. Searle, en lisant Culler, dit clairement: « One sometimes gets the impression that deconstruction is a kind of game that anyone can play » (Searle, « The World turned Upside Down », p. 181.)

¹³ Gadamer, « Und dennoch: Macht des Guten Willens », dans Phillippe Forget, *Text und Interpretation*, Munich, Fink, 1984, p. 59-61, p. 61.

¹⁴ *Mal d'archive, une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995, p. 136.

l'avoir-tort-contre-soi-même dont parle Gadamer se laisse donc comprendre non comme un dommage, mais comme une possibilité, non comme une libération supprimant toute limite, mais comme le choix de mettre en question ses propres limites. C'est ce sens inventif qui échappe à la lecture gadamérienne. Granel, par contre, a vu que « la véritable difficulté » s'oppose à la simplicité de la nécessité herméneutique.

Pour conclure, je soulignerai donc que, par sa propre réflexion sur les travaux de Derrida, Granel a anticipé bien les limites herméneutiques des futures lectures de l'œuvre du déconstructiviste. Ainsi prend-il en considération les problèmes auquel les lectures à venir seront confrontées, et remarque-t-il qu'« il est [...] probable que ceux qui ont été séduits ne l'ont pas été par ce qui était au centre, et que ceux qui ont aperçu qu'il y avait un centre n'y ont vu qu'une obscurité ». Après quoi il avance : « Sort habituel des œuvres qui inscrivent leur époque dans son tracé essentiel, c'est-à-dire telle qu'elle est visible à partir du monstre de l'avenir qui se rassemble en elle et pour lequel personne n'a d'yeux. » (905) J'ajouterai : personne, si ce n'est Granel lui-même.

Philip FREYTAG

Université de Toulouse Jean-Jaurès &
Rheinische Friedrich-Wilhelms Universität Bonn